

Le Perroquet et le Docteur



Betty Milan

Le Perroquet et le Docteur

Roman traduit du portugais (Brésil) par Alain MANGIN
et adapté par l'auteur
Postface de Michèle SARDE

Édition revue et corrigée

Éditions 00h00

ZERO HEURE

www.00h00.com

Retrouvez ce livre et l'ensemble des éléments proposés autour, notamment les liens recommandés, ainsi que les commentaires des lecteurs sur le site des Éditions 00h00.com :

<http://www.00h00.com>

Titre original : *O papagaio e o doutor*

L'auteur approuve cette traduction et lui reconnaît la qualité d'authenticité de l'original brésilien.

*Le traducteur remercie Michèle Sarde
pour son soutien toujours allègre.*

ISBN : 2-7454-0396-6

© Betty Milan

© Éditions 00h00.com, Paris, 2000

Ce texte publié par les Éditions 00h00 est protégé par les lois et traités internationaux relatifs aux droits d'auteur. Son impression sur papier est strictement réservée à l'acquéreur et limitée à son usage personnel. Toute autre reproduction ou copie, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon et serait passible des sanctions prévues par les textes susvisés et notamment la loi du 11 mars 1957 sur la protection des droits d'auteur.

Éditions 00h00.com
24, rue Feydeau 75002 Paris France
Tél. : 33 (0)1 42 36 61 61
Fax : 33 (0)1 42 36 83 34
contact@00h00.com

À propos de l'œuvre

Comme le dit Michèle Sarde dans sa postface : “ L’histoire peut être ramenée, [...], à une proposition : Sériéma s’en va chercher son âme dans la capitale de l’esprit, elle y découvre que son âme est au pays et que l’esprit souffle partout. ”

Née de l’errance de sa famille libanaise qui a fui la misère et l’oppression pour chercher fortune au Brésil, Sériéma vient parfaire ses études en France et entamer une analyse avec “ Le Docteur ”, célèbre psychanalyste parisien. Dans une succession de tableaux aussi nets que désopilants, l’héroïne se libère petit à petit pour finalement se réconcilier avec la langue de ses origines, la langue de ses rêves : “ Le Brésil, à la fin, qu’était-ce ? Sinon le pays dans la langue duquel, moi, Sériéma, je rêvais. ”

Le Perroquet et le Docteur, œuvre de fiction, mêle avec justesse et intelligence la tendresse et l’humour.

Note de l’éditeur : L’absence de points à la fin de certaines phrases lors des dialogues entre le Docteur et Sériéma est un choix typographique de l’auteur.

À propos de l'auteur

Betty Milan est née à São Paulo. Elle est connue pour ses romans et ses essais sur le carnaval et le football.

Son roman *Le Perroquet et le Docteur* est édité en France pour la première fois en 1997. En 1998 elle est l'invitée d'honneur du Salon du Livre de Paris où elle lance deux essais : *Dans les coulisses du carnaval*, traduit par Alain Mangin et *Brésil, pays du foot*, traduit par Jacques Thiérot.

En 1999 l'auteur traduit en français son roman *Paris ne finit jamais* (*Paris não acaba nunca*), livre qui a connu un grand succès au Brésil.

Depuis 1985 Betty Milan se partage entre le Brésil et la France. Elle réalise des entretiens avec des personnalités du monde entier pour un important quotidien brésilien et a notamment interrogé Nathalie Sarraute, Octavio Paz, Françoise Sagan, Jacques Derrida, Michel Serres ou encore Hector Bianciotti.

Elle est aussi membre du *Parlement International des Écrivains* pour lequel elle travaille activement au Brésil.

À la mémoire des ancêtres réels et imaginaires

Où Sériéma s'arrange pour approcher le Docteur,
lequel rêve des tropiques

Par quel bout la prendre néanmoins, cette histoire ? Par celui que vous voudrez, m'aurait répliqué le Docteur.
— Je vous écoute. Dites-moi, ma chère !

Mais c'est pour ne plus répondre aux impératifs du grand homme, me séparer de lui, que je dois me livrer à cette remémoration.

Que j'approchais le psychanalyste, c'est ce qu'il comprit dès ma première visite en France. J'arrivais de mon pays, le Brésil, pour lui remettre une lettre de mes confrères. Ils le priaient de leur dépêcher un de ses disciples qui leur enseignerait son art.

Pourquoi la lui remettre en main propre, cette lettre, si je pouvais l'envoyer par la poste ? Un moyen, bien entendu, pour me pousser auprès de lui. Il était donc logique qu'il me considérât comme son futur messenger. En est-il de meilleur qu'un enfant du pays fidèle à ses maîtres étrangers ?

En interprétant de cette façon-là mon message, le Docteur imagina sans doute des terres tropicales à l'air salubre et aux eaux inépuisables, où semer c'est déjà récolter. Habilement taillé selon ses préceptes, l'arbre du savoir donnerait vite aux naturels son fruit suprême. C'est vrai qu'on ne pouvait pas s'attendre à une compréhension immédiate, sa langue à lui étant étrangère, mais je serais là moi, Sériéma, pour traduire. Il suffirait alors de planter le drapeau de l'Inconscient pour voir la nouvelle science féconder le pays des perroquets, la *Terra degli papagá*, et y faire entendre les limites de la liberté comme la portée de la castration. On réaffirmerait l'existence du *ça*, on sèmerait *moi* et *surmoi*, on transformerait enfin ce quasi-continent-de-pays en d'incommensurables possessions freudiennes.

Oui, le Docteur en me recevant s'est sûrement mis à rêver. À moi de nourrir son rêve. Avec rien moins que des bananes en or massif, vu que mes aïeux dans le passé, avec leurs cent kilos sur l'échine jusqu'au sang, jusqu'au pus, s'étaient faits mulets de charge, trimbalant de maison en maison et du matin jusqu'au soir leurs trésors de colporteurs. Mais cela je me garderais bien de le dévoiler au grand homme. Ma carte de visite ? Hé !... hé ! je passerai sous silence l'histoire de ceux qui, après avoir émigré du Liban pour faire l'Amérique, se retrouvèrent au Brésil, rangés sous le vocable générique et méprisant de "turcs", accusés encore d'être mangeurs d'enfants ; bref, des gens qui en France auraient été tout juste arabes parmi les Arabes.

Comment, avec ça, ne pas vouloir oublier un tel passé ? pas éviter le sobriquet que me valait le passeport de mes ancêtres ? Même si on ne me traitait pas d'anthropophage, je n'en restais pas moins une *turca*, "une turque", "une turquette", disait-on parfois par indulgence. Allais-je donc avec pareil bagage me présenter en déclinant mes origines ? Certes non. Ce serait montrer d'emblée ce que je m'efforçais de cacher depuis toujours et admettre que je ne souffrais pas du mal d'avoir à dissimuler mon histoire. En somme que je n'étais pas qui j'étais.

Palmiers, eaux vertes, sable chaud, que sais-je encore ? pourvu qu'il en rêvât tout son soûl, le Docteur, et qu'il me prît à la fin pour une authentique autochtone, une indigène, quoi ! Ce fantasme m'offrait le lignage que je me souhaitais et me donnait l'illusion de n'être qu'une de ces Brésiliennes indifférentes à toutes ces histoires d'immigration. Cette illusion m'était indispensable. Pas par amour du pays natal. J'y avais été élevée parmi des gens qui auraient tout donné pour être nés sous le régime des quatre saisons, dans un pays où l'on apprécie le vert dans la nature parce qu'il y est fugitif, où les gens parlent une langue syntaxiquement parfaite, sans néologismes ni emprunts, où, comme ils disent, "arts et savoirs ne se réduisent pas au son du batouque et à sa seule pratique."

Rêvez Docteur ! rêvez ! et faites d'une petite fille d'immigrants une Brésilienne de souche. Transformez donc mon identité malencontreuse.

Où le Docteur chipe sa tactique à Sériéma.
Remémoration de la grand-mère paternelle Hila

Aucun doute, le Docteur avait vu que la lettre de mes compatriotes me servait de prétexte et il en déduisit aussitôt que je désirais faire une analyse sans le savoir. Mais pouvait-il me le dire ? C'eût été montrer à la future analysante ce qu'elle se dissimulait et courir le risque de la perdre. Le grand homme n'était pas du genre à se précipiter. Il allait m'amener là où il l'entendait, et en usant de la même tactique que moi : prendre prétexte de cette lettre pour me faire revenir.

Il la lut, la plia avec soin et insista pour que je repasse afin de lui remettre par écrit les conditions d'accueil de son disciple. Il voyait dans cette lettre le truchement par lequel il me donnait l'occasion d'introduire la demande que je n'osais formuler : celle de me faire analyser. Il entra dans mon jeu pour le diriger et faisait semblant de s'intéresser à ladite invitation pour que j'ôte mon masque. Un artifice sans lequel je ne me serais certainement pas transportée en France, pays bien froid pour qui a poussé en pagne et nu-pieds.

— À demain donc, à la même heure, conclut-il en rangeant ma lettre.

— À la même heure ?

— Oui, à dix-sept heures, et ne manquez pas de tout m'apporter par écrit.

Vive le Docteur, vive moi, vive nous ! Déjà, c'était le grand homme qu'il me fallait, et non plus le disciple. Ah ! me confier à lui, pensais-je, ignorant que je finirais sur son divan de velours incarnat par me verrouiller davantage.

Son " ma chère " me suffit le lendemain pour lui raconter que j'avais été chassée d'une multinationale de psychanalyse. Elle siégeait en Angleterre, mais faisait la loi dans ma province, comme jadis l'Inquisition, désignant les élus et distinguant les bons des méchants à l'aune de leur soumission officielle.

La question n'était évidemment pas cette multinationale ni mon exclusion. Mais étais-je là pour affronter la vraie question ? Bien sûr que non, c'était pour l'escamoter que je voulais précisément le Docteur, et du même coup échapper à la sanction de ces Anglais dont je dépendais pour devenir analyste, en un mot pour être. *To be* et *not Tupi*, Être sans être une Indienne tupi, si grand était le mépris que je portais à mon propre pays ou plutôt pour enfoncer le clou : *Never, never Tupi !* Jamais Tupi ! Brésil mal aimé !

À la vérité, il m'aurait fallu me séparer de tous ces docteurs anglais, français et tutti quanti... Mais le Docteur n'était pas là pour me contredire. Il allait faire comme si mon expulsion était le vrai problème. Pouvait-il me laisser filer si son dessein était de me capturer ? On n'attrape pas les mouches avec du vinaigre.

Ah ! ma sœur, mon amie, si vous saviez ! J'ai connu votre mésaventure. Plus qu'expulsé, excommunié tel Spinoza ! La punition suprême, le bannissement sans retour, irrémédiable, comme si la communauté analytique était une église, et religieuse sa pratique, ajouta-t-il, encore outré par le sort qu'on lui avait réservé et me disant déjà à demain.

Il tinta " cet à demain ", comme une note d'angélus, comme chacun de ses mots. Victime il était entre les victimes, exclu, banni, maudit... Qu'il le soit jour et nuit, pendant veille et sommeil... et que la communauté des praticiens jamais ne l'absolve... Son nom sera effacé de nos tables, et oublié sans retour. Oh ! l'hérétique... Mon Dieu ! elle ne pouvait désormais qu'être entière mon adhésion au Docteur. En son honorable compagnie, je me pavanerais comme une authentique juive du savoir, alliée naturelle de tous les dissidents de la planète, politiques exclus de leur parti ou chrétiens excommuniés.

Bleue la veille encore, moi, Sériéma, j'étais devenue une ancienne. Le Brésil n'était pas la Manche mais déjà, Quichotte des tropiques, j'empoignais lance et olifant pour combattre les ennemis du grand homme ! Je me lèverais matin, dévorerais les textes jusqu'à m'assécher le cerveau afin de mettre plus bas que terre le premier qui l'approchant ne le reconnaîtrait pas aussitôt comme le plus grand de tous. Oh ! l'incomparable Docteur ! J'allais lutter jusqu'à la reddition sans condition, la conversion ou l'exclusion de ses adversaires. De là procéderait ma nouvelle classification de l'espèce : les pervers, les convertis et les proscrits. C'est ainsi que, me dégageant du pragmatisme anglais, je m'abandonnai dans un vertige taxinomique aux vents nouveaux du rationalisme français. Jamais Tupi, et jamais plus *to be*.

Le fait est qu'en nouant cette nouvelle alliance, je m'engageais dans le camp des analysants, pas des " patients ", ainsi que le précisait le Docteur dans ses séminaires. N'était-ce pas à lui de l'être, patient, et de saisir le moment opportun d'intervenir, tout en dissimulant sa stupeur ou en se taisant quand on le contrariait ? Mais il me restait encore à le devenir, analysante, et pour ça en exprimer le désir en prenant le Docteur pour analyste.

J'allais payer cette fantaisie au prix fort. Avais-je le choix ? Que non ! Le Docteur était mon Eldorado, et la recherche de ce lieu mythique une tradition de mes aïeux. Je l'ignorais. Telle était ma mégalomanie que je me prenais pour l'origine et la fin de tout, l'histoire n'existait pas. Déraison mienne ou détermination de la tribu qui se voulait oubliée de la traversée ? Questionnée à ce sujet, la mère de papa, Hila, se contentait de répéter : " Je suis venue du Liban à quatorze ans et puis j'ai eu cinq enfants parce que, *mektoub*, "c'était écrit", voilà tout ma fille. " Quoi ? Hila. Allons ! Ce n'était pas tout, évidemment ; et ce n'était pas pour nous et notre sacro-sainte intégration que tu ne nous avais pas transmis notre histoire ; c'était pour n'être pas regardée comme celle qui avait abandonné son pays. Tu te servais de *mektoub* pour fuir tes responsabilités, dévier les haines du Cèdre, et

ton remords. Ton *mektoub* m'a coûté le passé et m'a vouée à la quête illusoire d'un ancêtre solidement enraciné dans sa terre. Avec *mektoub*, tu m'as assujettie au Docteur.

Afin que ton refus de notre histoire reste ton histoire, et que je puisse me séparer du Docteur, il me faut maintenant aller à l'encontre de toi et me souvenir des faits, de la partance comme de la traversée. On m'en a parlé tant de fois ! Que tu t'expatrias pour ton mari, pour Jarja, ça nous le savions tous. Certes, il avait, lui, déjà émigré au Brésil quand il décida de prendre femme au Liban, et c'est toi qu'offrit ton père. Ton sort fut ainsi négocié entre deux hommes. À la manière arabe, celle qu'on a tenté de perpétuer par la suite. Tu quittas donc le Liban pour le Brésil, " pays pauvre où l'on ne trouvait rien, pas même une tomate, et où les fruits étaient rares ", rares parce que n'y poussaient ni les pommes ni les poires, et que tu comptais pour rien les fruits locaux : " rien que des mangues, des goyaves ou des fruits de la passion ", disais-tu, sans mesurer la charge injurieuse de tes propos.

Hila émigra donc pour Jarja, comme celui-ci l'avait fait pour le compte de Faya, notre arrière-grand-père maternel, l'homme fort de São, capitale économique du pays. Tous les émigrants étaient à son service et tenus de vendre ses marchandises de fermes en domaines. Et ce client-ci de ne prendre qu'un petit mètre de tissu, celui-là d'implorer un crédit et cet autre de n'acheter rien. Toujours par monts et par vaux, sans gête ni couvert. Puis, Jarja quitta São pour s'établir cordonnier à Vari, petit village de rien, et y confectionner de solides souliers pour les paysans du cru. L'Amérique, ah ! l'Amérique, disais-tu, Hila. Le Brésil, parlons-en. Va, cours, vole... La fortune ? Elle se fit attendre. Mais pour ce qui est de travailler, alors ça ! oui, on travaillait. Pensez voir, des sous pour du bagout, du jamais vu, ma fille. Bernique ! Les hommes n'étaient que des mulets de bât, nourris d'une mauvaise potée de haricots noirs et de manioc. Voilà, c'était ça la vie.

Tu ne réfléchis sûrement pas avant d'émigrer. Tu étais une très jeune fille, quatorze ans à peine, lorsqu'arriva du Brésil Jarja pour les épousailles. Vous descendiez au verger, la main dans la main, en amoureux, cueillir des abricots et des dattes, couper le raisin de la treille, gauler les noix... vous arrosiez le gardénia, le lilas, les roses... vous montiez et dévaliez la colline de cyprès, et buviez à la source. Tu n'avais que lui en tête. Tu vas l'épouser ? Bien sûr que oui ! Il ne te vint pas à l'esprit que tu laissais ton pays pour un autre. Vous vous aimiez. Jusqu'au bout du monde. Ensemble. Avec lui. Partout, même en enfer. Désormais, Hila, tu ne reverrais plus le papillon blanc du ver à soie ; tu ne nourrirais plus sa chenille avec le mûrier des chemins ; tu ne tuerais plus le papillon pour sauver le cocon et son trésor le fil qui, enroulé sur le dévidoir, devenait l'écheveau où la vie la tienne et celle de tout le village était suspendue.

Adieu Kfaraab, adieu village natal. Au moment de la séparation, ton grand-père, lèvres serrées, se mit soudainement à loucher. Tu partis. À Beyrouth tu embarquas pour Marseille, et combien t'affligea la mort de cet homme dont le corps fut jeté à la mer... Comme une pestiférée, tu accostas en France, loin, bien loin du port, pour être aussitôt bouclée en quarantaine dans un cabanon à empiler et rempiler planches, matelas, couvertures... trois jours et trois nuits durant. Le paquebot, tu le rejoignis en pleine mer, vomissant tripes et boyaux. Et ce fut la descente dans la cale avec Jarja pour y partager un sommeil agité, des réveils moulus, courbatus, et à la pauvre lumière d'une écoutille des déplacements difficiles. Lisbonne, enfin Lisbonne, Lisbonne la bienfaitante. Des fruits frais : raisin, pommes, poires et, tout soudain, un ananas. C'est de là-bas, c'est du Brésil, te dit Jarja en te tendant par le bout de sa hampe le fruit inconnu, celui de l'avenir dont l'écorce est rugueuse, mais d'or la couleur. Encore vingt jours de mer, Hila, et tu découvris Rio la ville, dans son enchevêtrement d'îlots crêpés de palmiers verts, posés sur les eaux telles les fleurs flottantes des *Mille et une Nuits*. En regardant les montagnes, tu revis le Liban, tu revis ton village et tu admiras dans le ciel de cette nuit la lune taillée comme la dague des miniatures persanes.

Une fois à terre, tu rendis grâce à Dieu et t'en fus visiter l'arrière-grand-père Faya et les compatriotes réunis autour d'un narguilé, l'eau bouillait, l'air sentait le jasmin. De São, tu gagnas Vari par le train à vapeur, la *Maria Fumaça*. Il lançait des étincelles qui brûlèrent au col les guipures de ta robe venue de Paris. Quelle importance ? Tu redressas la plume de ton chapeau, tu saluas les connaissances, *ahlo sahla !*, et t'en fus partager le déjeuner de ceux qui vivaient " à l'arabe ", disais-tu, heureuse de t'installer. Sans doute ignorais-tu que ce jour-là venait d'éclater la Première Guerre mondiale, et que, du même coup, allait sonner le glas de l'Empire ottoman, mais tu savais sans le dire que, restée au Liban, tu y aurais vécu sous la menace des Turcs.

Vari, alors ! pouvais-tu ne pas l'aimer, pas y élever tes enfants ? Tu en eus cinq — comme d'ailleurs l'avait vu dans le premier placenta l'accoucheuse Ignabé. Pouvais-tu ne pas te battre pour une place au soleil et pas lutter, non plus, pour la garder ? La fortune avance à pas de tortue et fuit comme une gazelle, répétais-tu, Hila, toi qui vins au monde pour donner la vie et ne jamais mourir ; toi qui trompas chaque fois les pronostics de l'art et, indifférente à tes misères physiques, sus renaître et revivre à l'étonnement de tes enfants et petits-enfants ; toi qui, avec ton ventre, ta sagacité, ta longue patience, engendras le Nouveau Monde, mais nous dérobas notre histoire.

À ta manière, tu as fait l'Amérique — et pour avoir voulu que le passé ne soit rien d'autre que le prologue de l'avenir tu m'obligeas à cette remémoration afin de renouer avec notre passé et me couper du grand homme, l'ancêtre imaginaire, qui, sachant déjà tout de ladite multinationale de psychanalyse, et rêvant d'Amérique, exigeait que je me décide... Votre drame a été le mien, Sériéma... Cela nous le savons déjà. Mais alors, ma chère, pour quand voyez-vous ça ?

Où l'héroïne ruse avec le grand homme

Le Docteur, comme Hila, n'appréciait pas les conversations oiseuses. Sinon se serait-il ingénié à distinguer la " parole pleine " de la " parole vide " ? Des séminaires et encore des séminaires, des rames et encore des rames de papier, afin que personne n'ignorât la différence entre l'une et l'autre. Ce n'était donc pas pour m'entendre parler de la pluie et du beau temps qu'il me recevait, ni pour se laisser manœuvrer par qui résistait au divan. Et cette analyse, Sériéma, c'est pour quand ? Je m'étais découverte, il me pressait donc de m'engager sur une date. Quand le vin est tiré, il faut le boire.

Mais moi, pour ça, il me fallait encore changer de continent. Le voulais-je vraiment ? Pas si sûr. Aïe, aïe, aïe ! Ma-mer-mon-soleil... et ma bonne, alors ? Oui, l'éternelle domestique à mon service, l'oreille tendue la journée entière... Maria, fais-moi çà, Maria fais-moi çà. J'arrive, Sériéma, j'arrive. Maria, la bonne noire, toujours d'humeur égale, et dont le zèle allait jusqu'à porter mes souliers neufs pour les assouplir de ses pieds indurés. Comment vivre sans Maria plus mère que mère ? Ah ! m'installer près de la Seine comme autrefois ces femmes, mes aïeules, avec leurs domestiques, leur mobilier, et jusqu'à leurs vaches. La ficelle était un peu grosse pour ajourner le voyage. Je fis donc état du doctorat en cours. N'était-il pas de règle pour une Brésilienne de bonne famille comme moi de le décrocher, ce titre, prouvant de cette manière que j'avais capacité à discourir doctement, comme une docte, et non comme une apprentie docteur ? *Doctor ergo sum*. Postulante je serais donc, avant de devenir analysante.

Combien de tours et de détours, de virevoltes ne fis-je pas avant d'entrer chez le Docteur, et d'y conclure :

— Je reviendrai dans deux ans, et pour un séjour de quatre mois

— C'est-à-dire ?

— Une thèse qu'il me reste à écrire et à soutenir. Deux ans, c'est à peu près ce qu'il me faut

— Hum...

— Et quatre mois, le temps que je pourrai concéder tout au plus, ajoutai-je, sans justifier le délai derrière lequel je m'abritais afin de ne pas me trouver indéfiniment à sa merci.

— Bien, alors à cette date-là. Et n'oubliez pas de m'écrire, dit sur un ton péremptoire le Docteur, doutant peut-être de ma parole. Cette Brésilienne quand même !

Une analyse impossible, voilà ce que je lui demandais, et qu'il fût mon analyste sans m'analyser. N'attendais-je de la France qu'une consécration, et du Docteur un label ? Ou encore, ce pays étant la terre de rechange des chrétiens du Cèdre, leur seconde patrie, m'y trouvais-je à cause d'eux tout simplement ? Ce qui me guidait continue de m'échapper, comme si le passé se dérobaient et m'obligeait à revenir au grand homme. Quand m'en libérerai-je, et comment ?

Qu'elle ne se fasse jamais cette analyse, voilà ce que je souhaitais. Parce qu'il se fiait aux raisons de l'inconscient, et en savait long sur le faire semblant, le Docteur ne releva pas mes contradictions. Il entra dans mon jeu pour mieux écouter ma plainte. D'autant plus qu'il ne s'orientait pas selon la logique de la non-contradiction. C'est ça, opinait-il, lorsque je lui demandais si telle ou telle hypothèse était la bonne. Et de nouveau : c'est ça, si je risquais l'hypothèse contraire. À vous rendre folle. Celle-ci ou celle-là ? insistais-je alors, déconcertée, en me demandant lequel de nous deux déménageait, mais non sans me rendre compte aussitôt qu'il avait bien la tête sur les épaules, et de conclure à un malentendu. Une vérité qui ne résultât pas de l'exclusion ? Comment diable était-ce possible ! Il fallait trancher, et que roule à la sciure l'une des hypothèses. Moi qui, en bon perroquet, avais répété thèse, antithèse, etc., je mis du temps à m'apercevoir qu'ici la dialectique était autre. Il me fallut des mois pour comprendre que le Docteur honorait tous les dices, fussent-ils diamétralement opposés.

Où Sériéma se moque de ses compatriotes sorbonicoles,
les “ perroquets blonds ”

Il était franc du collier, lui, le Docteur. C’est moi qui ne voulais rien voir ni rien entendre. Je n’en pinçais que pour mon perroquet blond, sorte de mutant brésilien qui ne supportait pas les tropiques. La maison ? Que le soleil n’y entre pas ! La chambre ? Plutôt aveugle. Le lit ? Avec baldaquin et moustiquaire. La nature ? Seulement à l’ombre d’un arbre, dans la compagnie de singes apprivoisés et de perroquets qui répétaient des phrases latines et françaises au lieu de mots tupi, vu que la France, patrie universelle des révoltés, était aussi celle de ces mutants. La vêtue du perroquet blond ? Du noir au gris : “ *Pas la Couleur, rien que la nuance !* ” Sa fonction ? Pédagogique. Il pratiquait les disciplines les plus variées, mais toujours de façon à les enseigner selon l’idéologie à la mode, séparant le bon grain de l’ivraie. Ses convictions ? On ferait la révolution bien que le sexe de notre peuple fût la patience, et on en reviendrait à une langue soucieuse de grammaire, rétive aux néologismes et capable de ranimer des verbes tels que résoudre pour *solutionner* ou distribuer pour *dispatcher*. Bref, il s’agirait là d’un retour aux sources qui “ s’inscrirait ”, “ tâche prioritaire ”, “ en tête des urgences nationales ” et qui, en nous “ interpellant ”, exigerait de chacun un “ investissement total ” pour bâtir enfin la civilisation sous les tropiques.

Je souhaitais ardemment que mon pays se livrât à ces prestigieux héros civilisateurs qui s’offraient à nous sauver en perroquetant à qui mieux mieux.

À vrai dire, pareils mutants semblaient dans la mélancolie chaque fois qu’ils étaient en manque de fortes pensées venues d’ailleurs, mais m’en souciais-je ? Sans doute pas, et je n’y aurais prêté aucune attention, n’eût été mon commerce avec le Docteur qui, au contraire de mes héros, rêvait d’Amérique et de samba sans pour autant renoncer à la valse. La France gagnerait à se faire plus brésilienne, confiait-il. Ah ! ma chère, tant de règles qu’il nous est impossible de ne pas accumuler les gaffes, toujours coupables de ceci ou de cela, mea culpa, mea culpa, ce qui, tout en étant fâcheux, constitue une véritable névrose, pour ne pas dire une psychose !

Si je m’étais montrée plus attentive au Docteur, j’aurais sans attendre fait un bras d’honneur à tous ces perroquets blonds de complexion fragile ou, comme on le dit là-bas, je les aurais gratifiés d’une belle et bonne banane, fruit bien connu pour ses éminentes vertus roboratives.

Oui

Yes

Oh *yes* ! nous avons des bananes,
de belles bananes
à vendre ou à donner,
c’est égal

Oui

oui

oui,

cher perroquet

la banane, oh ! petit,

aussi naine soit-elle,

treize à la douzaine

ou par plein régime,

verte ou mauve piqueté,

fruit indigène,

la banane, petit,

je te le garantis,

te fera pousser

Où Sériéma s'en retourne au pays pour y décrocher un titre de docteur. Remémoration du grand-père paternel Jarja

En tout cas, ce ne serait pas de si tôt que j'expédierais ladite banane à ses destinataires, les perroquets blonds. N'importe.

Bien, ma chère, et n'oubliez pas de m'écrire, me répétais-je en sortant du cabinet du Docteur comme je venais de m'engager à lui revenir pour un séjour de quatre mois. Ma chère, ma très chère... Donc il était pour moi, *Be - Bop - a - Lula, she's my baby, be-bop* Paris pour me fêter... Pont-des-Arts et Pont-Neuf, mascarons et conversations, une statue équestre et le peuple zélé des anges en cortège sur les façades à toute heure... peu soucieux des jours réglés de procession. Notre-Dame, ma dame de tous les jours. Que sont tes cloches devenues ? Le bossu ne les fait-il plus chanter ? Ding dong ! ding dong ! Frère Jacques, dormez-vous, dormez-vous ?... La seule note aujourd'hui monte du parvis, de l'homme qui pianote là-bas sans me voir. Peu lui importe Charlemagne sur son cheval vert bronze. Est-elle grecque la croix de sa couronne ? À deux tranchants l'arme du leude ? Une francisque alors. L'inconnu joue toujours, et comme il me regarde ce Japonais suprêmement nippon qui tourne la tête faute de me voir en coin. Le mime latino-américain en kimono, son sosie, pour sûr, échappe à sa vue, comme ce saltimbanque que l'ange bénit sous le ciel rougeoyant... Saint Michel impavide terrasse le diable et le griffon au-dessus d'une cascade ; l'eau jaillit et la source ne tarit pas. Donne-moi, Bacchus, le vin de jla victoire et tous les alcools... La vitrine du traiteur rappelle un arrangement floral à la japonaise, une ikebana. Comme elle me tente cette mousseline rose-orangée ! Du saumon ? Ça te dit ? On monte au ciel pour quelques sous. Entre et sers-toi.

Pouvait-on dans pareille ville marcher la tête basse ou se payer une dépression ? Aurais-je jamais le temps de tout voir en quatre mois et de goûter à tout ? Le fromage, on vous le servait par plein plateau, en arrangement de bistres et de blancs dans un effluve d'odeurs et de saveurs insoupçonnables pour moi... Paris c'est sûr, ce serait le Docteur m'illuminant comme un soleil. Il semblait m'attendre depuis toujours. Ah ! le saint homme – chevelure blanche brillant comme de l'argent pur, démarche lente et sourire indulgent. Ni homme ni femme, et pas ange pour autant.

Oui, c'était ça, il me fallait revenir pour trouver mon chemin. À Paris, je planais ; dans l'avion j'étoufferais, enveloppée déjà dans un quotidien où, malgré ma-mer-mon-soleil, je ne me situais pas. Pour parler des autochtones grand-mère Hila disait " ces Brésiliens ", expression d'un sentiment négatif qu'elle n'oserait jamais affirmer, mais qu'elle soulignait involontairement d'une moue prolongée d'où saillait le nævus noir qui déparait sa lèvre inférieure. Qu'allais-je y faire de nouveau chez " ces Brésiliens ", à dix mille kilomètres du Docteur ?

La petite-fille était bien comme sa grand-mère. Oui, Hila, j'étais ton reflet et je ne mesurais pas la portée de ton démonstratif. Le Brésil, tu le voulais sans les Brésiliens. Bien sûr que pour eux tu étais une " turque ", et le racisme est une marque des Amériques. Quand même, n'y aurait-il pas eu une autre manière de réagir ? Mes compatriotes te furent toujours suspects ! Mais pouvais-je, moi qui t'aimais, ne pas me ranger de ton côté, et ne pas prolonger ainsi la diaspora en me jetant sur le divan du grand homme ? Il n'y a pas de mot innocent. Avec *mektoub*, tu me dérobais mon histoire ; avec " ces Brésiliens " ma patrie. Ce n'est pas rien.

Le fait est que dans l'avion, de retour au Brésil, je me sentis toute drôle, toute je ne sais comment. La thèse de doctorat, invoquée pour remettre Paris à plus tard, me parut dérisoire. Mais le titre demeurait un impératif. Je n'allais quand même pas m'étaler avant l'arrivée. Il me le fallait, ce titre, pour monter sur la plus haute marche du podium comme l'avait souhaité mon père. *Mens sana in corpore sano*, proclamait-il en chronométrant les aller et retour de la future héroïne dans le bassin olympique où il lui apprenait à vaincre sans idée de défaite. Docteur, afin de n'être pas *dona*, maîtresse de maison, afin d'échapper à la condition de ce sexe que pourtant mon père exaltait en évoquant Jeanne d'Arc à la tête de ses soldats. Docteur, le titre me hissait en armure sur le pavois. Docteur encore pour sortir le pays de sa misère et vaincre enfin la malédiction qui pesait sur le peuple infortuné de cette terre fertile. Docteur en quelque sorte pour rembourser des dettes que je n'avais pas contractées et briller au firmament de la patrie : *La sauver ou mourir !*

Ce doctorat, il me fallait donc le passer. Paris, ce serait pour après. C'est à force d'attendre qu'on réussit, dit le proverbe de chez nous. Tiens, la bonne blague ! Quelques mois d'enquête sur le terrain me firent mesurer les funestes conséquences de ce dicton. Ne fait-il pas des gens du peuple des crève-la-faim qui donnent naissance à des enfants mort-nés, accueillis par des esculapes aussi indifférents à la vie que l'étaient les généraux de la dictature ? Et pas un de nos docteurs pour dénoncer la malnutrition. Ici, l'honneur que me vaudrait le bonnet doctoral sentait la mort.

Je le coiffai, ce bonnet, avec une face de carême, et refusai de me plier au rituel d'investiture comme à la sacro-sainte séance de photographie. Arrivée à la hauteur des champions, voilà que je me séparais d'eux, et de mon père insensiblement.

C'était le Docteur qu'il me fallait. Une voie tout autre. L'avenir dépendait d'une nouvelle mémoire du passé. Qui donc ai-je été, moi qui ne peux plus être qui je suis ? Pour le savoir, souviens-toi de nos ancêtres et de ce que nous avons été, m'aurait répondu le père de mon père, Jarja, l'aïeul oublié depuis longtemps par honte de

mes origines. Oui, c'est lui qu'il me faut évoquer pour que je puisse me désenchaîner du grand homme et m'en libérer, comme Jarja le voulut autrefois : " Et la mer alors ne serait-elle pas à moi aussi ? Ses eaux vertes brillent et me bercent. La vague m'enlève vers d'autres langages et d'autres cieux... La mouette est-elle une inconnue au pays des cocotiers ? Vite à l'océan. Pour d'autres couleurs, des étoiles jamais vues. Et l'abondance sera l'ordinaire sur les terres fertiles du Brésil. "

Jarja le visionnaire était aussi conteur... Royaumes du Nil et pharaons, obélisques solaires et pyramides sous la garde du sphinx... Rien que par les mers et les âges traversés, les histoires du grand-père étaient magiques ; chacune était une perle qui tombait de sa bouche dans l'écrin de notre langue ou de la sienne, laquelle s'insinuait en nous comme un mystère... Ses phrases se déroulaient en arabesques d'or ou d'argent. Il nous menait à des palais d'onyx et de marbre blanc, nous ouvrait des vergers brillant de toutes leurs pommes de cristal. Sur les canaux et les bassins, des nénuphars traçaient des vers à la gloire du khalife. Rassurés par la proche lumière de la lampe d'Aladin, nous vagabondions heureux dans les allées plantées de cyprès.

Il nous parlait de l'Orient de l'Orient et de l'occident de l'Orient : *Al Andalus*, l'Andalousie, l'Espagne des villes fortifiées, des villes imprenables... *Alqala Hamra*, l'Alhambra aux rouges murailles, aux tours innombrables, aux patios rafraîchissants comme des oasis, le château où les poètes étaient des demi-dieux, là où un bon vers vous valait un vizirat. L'astronomie, l'astrologie, la trigonométrie, la civilisation ! s'exclamait-il... l'algèbre, al-gèbre d'origine arabe, à l'instar de al-cali, al-côve, al-garade, autant de mots commençant par al, arabes tous, ainsi que sucre, de *sukkar* ou orange de *narany*.

Il y avait le Jarja des histoires et il y avait le Jarja du silence. Des longues heures de lecture dans le fauteuil de la boutique, antichambre celle-là de la maison, lorsqu'on n'y tenait pas commerce de riz, de coton, de café ; qu'on n'y séparait pas le riz aux grains longs de celui aux grains brisés, ni les grains réguliers du café de ses grains à défaut. Silencieux dans sa boutique, il l'était aussi dehors, cultivant le potager dont Hila récoltait les légumes et les aromates, arrosant la treille où scintillait la verte promesse des grappes à venir, où montait à la tête le parfum des goyaves avec lesquelles Maria José, Igna pour nous tous, faisait ses confitures, la vieille noire penchée à longueur de journée au-dessus de son chaudron... Avare de ses mots, Jarja l'était-il parce que le monde bavarde et le sage se tait ou parce qu'il se préservait ainsi du danger, et que personne, comme disait sa grand-mère, ne s'est repenti d'avoir gardé le silence ? Il aimait la paix. Aussi longtemps que tu pourras te défendre avec des mots, ne tire pas ton sabre du fourreau, sinon, touche.

*La guerre, Jarja la connaissait. À la vérité il avait vécu une période de paix au Cèdre – chiïtes, sunnites, druzes, melchites, maronites et grecs-orthodoxes communiant tous dans le même culte des affaires, avec pour seule devise : Plusieurs dieux, un seul commerce. Mais comment oublier 1860 et *Al Haraque* ? Le massacre des chrétiens par les Druzes que, lâchement, les Turcs ottomans poussèrent à la tuerie. Et *Deir el Kamar* alors ? Les nouveau-nés empalés, les filles violées, les femmes éventrées. Le carnage dans la rue, au temple l'outrage, et les Druzes urinant dans les vases sacrés, insultant et foulant aux pieds les saints catholiques. Le prêtre scalpé : "... et voilà pour rafraîchir ta tonsure " ses doigts coupés et mis de force dans sa bouche : "... tiens, mange, puisque c'est le corps de ton Dieu. " Pouvait-on oublier pareilles horreurs ? *Al Haraque*, le grand-père n'avait fait qu'en entendre parler, ou de *Deir el Kamar*, mais il avait connu l'interdiction de monter à cheval ou de marcher à droite : " À gauche, *Ishmel*, à gauche, chrétien ! " Ce pays était devenu impossible, et Jarja le savait. Comment vivre plus longtemps à la merci des Turcs en courant le risque d'être mobilisé pour faire une guerre qui n'était pas la sienne ? Il se sentait étranger dans son propre village. Il ne lui restait plus qu'à émigrer, à cueillir les fruits amers d'une irrémédiable nostalgie et à se souvenir du cèdre, l'arbre-mère des Phéniciens, avec ses racines pivotantes et son bois rouge imputrescible, ses feuilles vert-de-mer et ses boutons couleur de ciel, ses fleurs jaunes et ses fruits aux longues ailes. Il rêverait des cimes éternellement couvertes de neige, des roches escarpées et des précipices insondables qui happaient les torrents... Jarja abandonna les montagnes du Liban où il n'était plus chez lui pour d'autres sommets à conquérir. Bien que taxé d'immigré, il put enfin vivre sans plus craindre sa religion d'origine et sortir de scène à la tête de ses nombreux commerces.*

Comment n'aurait-il pas aimé Vari qui lui offrit une vie paisible et l'accueillit dans son cimetière à l'ombre d'un *ipé* fleuri de jaune ? Il l'aima, ce village, mais en le dédaignant, toujours nostalgique du pays perdu, faisant l'impasse sur la guerre et ses conséquences – la mort ou l'émigration – et se voilant la face devant l'existence de sa mère, de Yana, l'arrière-grand-mère du clan, devenue folle pour avoir abandonné son pays. C'est enroulée dans un drap blanc qu'elle sortait de sa chambre pour écraser la viande du *kébé*, assise sur les carreaux du sol, le pilon entre les jambes, ou encore pour réapparaître dans quelque gare lointaine " en route pour le Liban ". Toi, Jarja, tu ne proférais pas le " ces Brésiliens " de Hila, mais tu te rengorgeais de tes quatre mille ans de tradition en les opposant aux quatre cents ans " un peu courts " des " naturels ". Tu as vécu l'Amérique en xénophobe comme ceux qui te traitaient de " turc ".

À la différence de la grand-mère – *mektoub* – tu nous transmis, toi, le passé, sauf que tu l'enjolivas et rabaisas le Brésil. Pouvais-je ne pas aller en France, et pas avoir affaire au Docteur ? À ta façon, tu me refusas mon pays et tout en y rêvant d'un royaume où la manne tombait du ciel, tu ne fis l'Amérique qu'en exaltant ton Liban natal.